

Valérie Van Oost

Hurler sans bruit



Valérie Van Oost

Hurler sans bruit

© Valérie Van Oost, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2282-8



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre I

Il faut bien descendre du bus qui longe la corniche Kennedy. Je tourne le dos à la mer pour braver du regard la rue escarpée de l'autre côté de la route. Plantée, au bord du trottoir, un pied dans le vide, je suis prête à me lancer. Je laisse passer quelques voitures, un peu plus qu'il ne faudrait, me coupant dans mon élan. Il va falloir me décider à franchir le flot de la circulation et gravir la côte. Sans réfléchir, ni m'arrêter en route.

Je sais ce qui m'attend là-haut. Je suis venue, il y a cinq jours. Il fallait revenir vite, le temps était compté. La semaine dernière, j'avais monté ce raidillon comme on se dirige vers une sortie de secours, avec emballement. Puis, je l'avais descendu comme on glisse dans le vide, sans s'en apercevoir.

Aujourd'hui, face à cette côte à gravir, j'ai le souffle coupé. Je manque d'air en arrivant au milieu. L'entrée du bâtiment n'est plus qu'à vingt mètres, le portail m'attend sur la droite. J'avale de l'air comme je peux dans une inspiration saccadée et fébrile. Mon cœur semble battre au point de déraiper de sa mécanique régulière. Les muscles de mes jambes sont comme sidérés. Je dois à nouveau m'arrêter pour me calmer. Je me retourne vers le ciel encore bleu et la mer qui scintille sous la lumière adoucie par l'automne. Puis, je fais à nouveau face aux nuages gris qui s'imposent vers le nord et se battent lentement comme pour se venger d'un trop long été.

Un dernier effort pour passer le portail, longer les cyprès, franchir les quelques marches pour entrer dans le bâtiment. Encore quelques pas et tout sera fini.

J'y suis. Dans un reflux, ma tête se vide, je ne me souviens plus des indications données pour ce rendez-vous. Premier étage ou sous-sol ? Mon cœur panique, cogne trop fort dans mes tempes alors que je me dirige vers l'accueil. J'ai l'impression qu'aucun son ne va sortir de ma bouche asséchée. Ou bien qu'il va être couvert par ce battement cardiaque vrombissant dans mes oreilles. Je vais parler trop fort, tout le monde va m'entendre. J'essaie

de moduler ma voix. Sortir les mots sans altération, sans larme, sans émotion.

— J'ai rendez-vous avec le docteur Bernard pour une intervention.

— Pour les IVG, il faut vous présenter au sous-sol directement.

Je me retourne sur une salle d'attente, mais ce n'est pas celle où je dois m'installer. Je détourne le regard de ses chaises où s'alignent des femmes aux ventres ronds pointés vers moi comme un peloton d'exécution. Je cherche des yeux la porte d'accès, une sorte d'issue de secours...

Jaune, biffé de mots au feutre noir, fin, habité de quelques papiers seulement, mon dossier a été rempli par le gynécologue vendredi dernier. Il me paraît si mince pour un événement qui prend tant de place. La dame de l'accueil, celui réservé aux IVG, l'ouvre sans un mot. Elle m'adresse un sourire dans lequel je crois lire un peu de bienveillance. Je m'accroche à cette faible manifestation d'intérêt, pendant qu'elle tourne rapidement les feuilles volantes : l'analyse de sang, l'échographie, ma lettre de consentement...

Des documents sans expression qui ne racontent aucune histoire, comme s'il n'y avait rien à dire. Pourtant, entre les lignes du compte rendu clinique de l'échographie de datation, j'ai pu discerner tant de choses. La date. Je suis tombée enceinte le jour où il est revenu. Quelques semaines après m'avoir quittée. Cachée sous le vocabulaire médical, toute la scène a resurgi. Il était entré par le grand portail, m'avait trouvée allongée sur un transat devant les portes-fenêtres des chambres, il ne m'avait donné aucune explication. On s'était immédiatement embrassé, sans se parler. J'avais fermé les yeux sur tout ce qui avait pu se passer, les raisons de son départ, celles de son retour, juste pour profiter de ce moment, de ce désir qui pouvait peut-être permettre de tout recommencer. Il m'a poussée en enlevant mon tee-shirt jusqu'à la salle de bains, la première pièce à côté de la porte. C'est en lisant le compte rendu de l'échographie que cela m'a frappé. Nous n'avions pas fait l'amour, il était revenu pour me sauter, me baiser, prendre son pied, là, par terre, sur le carrelage noir de cette salle de bains. J'ai fait

semblant d'aimer ça, peut-être même que j'y ai cru moi-même, trop heureuse qu'il revienne, prête à tout accepter sans condition. Tout au long des deux années passées ensemble, j'ai aimé faire l'amour avec lui. Sauf ce jour-là. Celui qui est inscrit comme la date de conception.

La dame de l'accueil survole la lettre de consentement. Est-ce qu'elle y perçoit toute la panique qui m'étreint à l'idée de cette grossesse ? Mes yeux, gênés, se perdent sur le mur qui me fait face. Un planning que seul le personnel doit comprendre, des listes de numéros de téléphone, des affiches aux bords jaunis sur la contraception ou encore sur les méfaits du tabac pendant la grossesse. Je ne crois pas qu'elle voie tout ce qui transpire derrière ces mots administratifs, que je consens simplement à ce qui me terrifie le moins. Elle tourne la page, dépose mon histoire sur la pile entassée sur le comptoir, des dossiers fins et jaunes cohabitent avec des roses dont certains sont très épais. Elle m'oriente vers une salle d'attente, avec un sourire compatissant auquel je tente encore de m'accrocher, et me congédie d'une phrase à l'affabilité relative.

— Ne vous inquiétez pas, c'est juste un mauvais moment à passer.

Dans la pièce carrée, assise sur un bout de ma chaise comme si l'idée de me poser davantage ici n'était pas supportable, je me concentre sur la saleté des murs. Je n'ose pas croiser le regard des gens assis dans ce face-à-face imposé. Du coin de l'œil, j'aperçois une toute jeune fille, menue, le regard absent, le cheveu filasse cachant son visage, accompagnée d'une femme plus âgée. Sa mère sans doute. Et puis, deux filles d'à peu près mon âge, brunes, encore dorées par l'été, se tenant la main avec chaleur. Deux copines dont j'envie l'intimité. Et puis trois couples. Plus âgés. Je les sens différents, sans trop arriver à comprendre pourquoi. Les regards sont furtifs. Je m'invente les histoires de chacune pour encombrer autrement ma tête. Comment sont-elles arrivées là ? Comment ont-elles pris cette décision ? Comment ont-elles parlé de ça à leurs copines, à leur mère, à leur petit ami ?

Le premier couple sort à la suite d'une infirmière, armée d'un lourd dossier rose, évoquant une insémination. Dans une sorte de dégoût qui me

saisit jusqu'à la nausée, je comprends, la répartition entre dossiers jaunes et dossiers roses. Entre celles qui attendent un enfant dont elles ne veulent pas et celles qui espèrent un enfant qui ne vient pas. Quand les regards des autres filles croisent le mien, nous baissions les yeux. Une complicité qui s'interdit de se dire, la peur de ce qu'on va faire, la gêne face à ces couples. Je me sens m'éteindre, prise entre ma honte et mon absence de révolte face à ce mélange des genres aussi immonde que la couleur des murs. Face à cette claque qui nous est envoyée en pleine figure.

Alors que deux couples attendent encore, les dossiers jaunes sont appelés pour rejoindre une chambre. L'infirmière nous demande de nous déshabiller et d'enfiler une tunique. Je n'aime pas cette femme, j'ai envie que ce soit la dame de l'accueil, avec ses phrases maladroites, qui s'occupe de moi. L'envie de le réclamer me monte bêtement jusqu'à la gorge nouée par la peur de ce qui va arriver et l'absurdité de cette requête.

Mon médecin de famille m'avait prévenue à mots couverts de ne pas me montrer trop sensible. « Je peux avoir un rendez-vous rapide dans ce service d'orthogénie. Mais son personnel n'a pas la réputation d'être très chaleureux ».

L'infirmière revêche passe devant chaque fille. Assise sur le lit trop haut, la tête penchée sur mes cuisses, mes mains tirant sur la tunique, comme pour me protéger, je laisse nerveusement mes jambes battre dans le vide, je chantonne dans ma tête pour ne pas entendre, par pudeur, leurs échanges. Je regarde mes pieds nus et pâles qui dansent la pointe vers le sol sans le toucher en attendant mon tour. Elle se campe devant moi avec mon dossier, le dernier, me regarde à peine en m'interrogeant. Un mélange de questionnaire médical et d'interrogatoire policier.

— Vous n'avez jamais eu d'intervention ?

Je secoue la tête.

— A positif ?

— Euh, oui...

— Vous n’avez pas passé l’entretien psychologique ?

— Non, je suis majeure.

— C’est pas parce que c’est obligatoire pour les mineures, que c’est interdit après 18 ans. Vous avez bien réfléchi ?

— Oui.

— Vous êtes sûre de votre décision ?

— Bien sûr.

— Vous en avez discuté avec le père ?

Je ne vois plus rien, une brume voile mes yeux, s’insinue dans mon cerveau. Le mot « père » me trouble. Il m’avait déjà bouleversée et effrayée la semaine dernière lors de la consultation. J’avais tout à coup craint qu’on me demande son accord. Comment allais-je leur donner puisqu’il ne répondait plus à mes appels ? Alors même que la date limite approchait. J’avais vu défiler ces dernières semaines avec panique. Au nombre de fois où, chaque jour, j’avais essayé de l’appeler. Au début, pour lui parler. Puis pour savoir si son silence signifiait que toute était terminée entre nous. Enfin, pour lui annoncer que j’étais enceinte. Que j’avais peur. Que je n’avais osé en parler à personne. Que j’étais seule. Que j’étais perdue. Que je ne savais pas quoi faire. Qu’il fallait prendre une décision très vite. Face au médecin, à la frayeur qui m’avait submergée, j’avais préféré raconter une autre histoire. Je décidais spontanément de resservir la même version.

— Je ne sais pas qui est le père.

— Vous n'en avez aucune idée !

— Je... J'ai eu plusieurs partenaires à ce moment-là.

J’ai lu dans sa grimace tout son mépris. Ses pensées transparaient. Quel était son niveau de langage ? "Marie-couche-toi-là", "pauvre fille", " salope " ou "putain" ? Sous le flot silencieux des insultes, j’ai baissé les yeux.

— C'est un peu tard pour pleurer sur votre sort. En tout cas, je vous

conseille de faire le test HIV.

Elle a noté quelque chose dans mon dossier en appelant l'adolescente qui a lâché la main de sa mère et s'est mise à pleurer. À travers, les chuchotements des deux copines, j'entendais la complicité, le soutien, les petits rires qui servent d'échappatoire.

Assise sur les draps ternes, j'ai attendu qu'on m'appelle, les jambes toujours dans le vide. Mes pieds ne dansaient plus, je les regardais faire des ronds comme pour m'hypnotiser. J'aurais voulu dormir, me réveiller quand tout serait terminé. « Ici, on préfère pratiquer une anesthésie locale », avait prévenu le gynécologue sans me donner le choix.

Je suis entrée dans la salle en m'excusant. Je ne sais pas bien de quoi. Le médecin m'a rassurée pendant que l'infirmière m'installait et relevait ma tunique. Je sentais mes jambes trembler dans les étriers.

— Ça va aller vite, ça fait à peine mal.

J'ai baissé la tunique jusqu'à mon nombril, dérisoire protection. Je l'ai serrée dans mes poings en sentant la douleur fulgurante me traverser le bas-ventre. J'ai étouffé un cri, senti tout mon visage se crispé, mon corps se tendre, des mâchoires serrées depuis des jours à mes pieds qui dansaient tout à l'heure. J'ai chantoné à nouveau dans ma tête, fermant les yeux avec force pour me focaliser sur autre chose, m'extraire d'ici.

— Vous voyez, c'est déjà fini, m'a dit le médecin en me tapotant longuement la main jusqu'à ce qu'elle se décrispe. L'infirmière va vous expliquer la suite pendant que vous vous reposez dans la chambre.

Allongée sur le lit, j'ai écouté comme mes compagnes, dans une pesante concentration, ce qu'elle nous expliquait. Le sang qui allait couler, quelques jours peut-être, peut-être plus, les spasmes, prendre nos précautions la prochaine fois...

— Elles peuvent prendre des antidouleur ?

La mère de l'adolescente, qui pleurait à présent en silence, a posé la question pour nous toutes. Comme si elle nous prenait chacune dans ses bras. Je lui ai souri pour la remercier.

Je longe à nouveau les cyprès. Le ciel semble hésiter à vouloir s'éclaircir. Un énorme nuage joue avec le soleil laissant sortir un peu de lumière, avant de venir s'opposer à lui.

Le sentiment de soulagement qui émerge tergiverse lui aussi. Il vient se heurter au poids écrasant que j'ai sur le cœur. Le manque du garçon que j'aime et qui est parti m'envahit, vient se confondre avec un vide indéfinissable, indicible qui peu à peu prend toute la place.

Assise dans le bus, j'entends les rires d'un groupe d'adolescents fuser derrière moi. Les rires coulent en un flot rassurant. Ils me murmurent que j'ai à peine quelques années de plus qu'eux, que c'est la vie, que rien n'est grave à notre âge et que ça va aller... Des effluves de leur musique me montent à la tête, à d'autres moments j'aurais eu envie de danser. Le refrain de *Billie Jean* de Michael Jackson arrive jusque sur le bout de mes lèvres. "But the kid is not my son".

Je me suis mise à pleurer.